

locuteur n'accorda pas la moindre attention et sortit en se disant tout bas :

— Le baron de Strény, au moment d'épouser Mme de Kéroual, vient déjeuner dans mon auberge avec M. Léon Randal ! et M. Léon Randal est une dame ! Qu'est-ce que tout cela signifie ?

XXI.— Visite à Rixviller.

Retournons de quelques heures en arrière et rejoignons Gontran de Strény, la veille de ce jour, au moment où, son fusil en bandoulière et suivi de deux chiens d'arrêt, il arrivait à la grille du parc de Rochetaille, après avoir passé la journée presque entière à la chasse, non sans résultat, car les mailles du filet de sa carnaissière laissaient voir la fourrure tachée de sang d'un beau hèvre, et la plume de trois ou quatre perdreaux.

Gontran tira de sa poche un passe-partout avec lequel il ouvrit la grille.

A peine avait-il fait cinquante pas dans l'avenue, qu'il vit surgir en face de lui la figure grotesque de Jérôme Pichard, ployant sa longue échine jusqu'à terre et se confondant en salutations ridicules.

— Qu'est-ce que vous me voulez, Jérôme ? lui demanda-t-il.

— Une lettre pour M. le baron. Que diable en ai-je donc fait ? Je ne la trouve plus. Ah ! je me souviens, elle est dans la coiffe de mon chapeau.

— Pourquoi cette lettre ne m'a-t-elle pas été donnée ce matin avant mon départ.

— Elle n'est arrivée que tantôt, monsieur le baron, et pas par la poste ; c'est à moi-même qu'elle a été confiée.

— Par qui ?

— Par un petit jeune homme très-mignon.

— Un petit jeune homme ? répéta Gontran.

— Oui, monsieur le baron, habillé de velours et qui certainement n'est pas du pays, car c'est la première fois que je le voyais ; il a bien recommandé que je remette la lettre à monsieur le baron lui-même et quand il n'y aurait là personne absolument ; il venait de Rixviller.

— Eh bien ! cette lettre, donnez-la donc.

— La voici ; et j'espère que monsieur le baron me rendra la justice que je me suis acquitté en conscience de ma commission, car voici plus de deux heures que je l'attends ici, afin d'être plus sûr que personne ne s'apercevra de rien.

Gontran jeta les yeux sur l'écriture de l'adresse et frissonna de la tête aux pieds.

— Tenez, fit-il en mettant une pièce de cent sous dans la main de Jérôme, allez-vous-en et taisez-vous.

Le jardinier ne se le fit pas répéter deux fois et disparut dans le fourré en se disant tout bas :

— Deux écus du petit jeune homme et un de M. le baron, ça fait trois écus de cent sous. Or, trois écus, ça fait quinze francs. S'il arrivait tous les matins une lettre pareille, j'aurais des rentes avant un an.

Le baron, resté seul, déchira l'enveloppe d'une main négligée et lut ces lignes :

“ Mon cher Gontran,

“ J'ai besoin de causer avec vous longuement.

“ Je vous prie donc de m'accorder une entrevue, quelque dérangement que cela puisse apporter dans l'existence si calme, si régulière que vous menez ici.

“ Je pense vous être agréable en n'insistant point pour obtenir cette entrevue au château de Mme la comtesse de Kéroual.

“ Sachez-moi gré de cette discrétion, mon cher Gontran. Combien d'autres, à ma place, n'agiraient point avec cette délicatesse chevaleresque et cette discrétion presque ridicule.

“ Que voulez-vous ? je suis une nature exceptionnelle, et, comme je ne sais pas encore si je vous apporte la paix ou la guerre, j'évite avec soin le scandale et je sauvegarde (jusqu'à nouvel ordre) la situation. C'est de la vôtre que je parle, bien entendu.

“ Donc, je vous attends à déjeuner, demain, au village de Rixviller, à l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*.

“ La cuisine, je vous le promets, ne vous semblera point inférieure à celle de certains petits soupers fins au *Café anglais*, dont vous avez dû conserver un agréable souvenir... si vous avez, comme moi, la mémoire du cœur.

“ Nous nous mettrons à table à midi précis.

“ Soyez exact, je vous en prie ; l'inexactitude me fait mal aux nerfs, et, quand mes nerfs sont crispés, je mets assez volontiers les pieds dans les plats. Ce n'est pas pour ceux du déjeuner que je dis cela.

“ A bon entendeur, salut !

“ Vous demanderez votre ami *Léon Randal*, jeune étudiant en droit arrivé de Paris depuis deux jours, et installé dans la *chambre bleue*.”

Cette lettre n'avait pas de signature.

Lorsque Gontran l'eut déchiffrée jusqu'à la dernière ligne, ce qui ne fut pas une mince besogne, car elle était écrite en pattes de mouche insensées, il la froissa entre ses mains avec un geste de colère en s'écriant :

— Olympe Silas ! Ah ! le vicomte avait raison, il ne devait que trop juste ! Mais comment cette créature a-t-elle pu découvrir mes traces ? Amour maudit, seras-tu donc pour moi semblable à la chaîne du bain ! Prends garde, Olympe ! Si tu te fais obstacle sur mon chemin et s'il faut te briser pour passer, je n'hésiterai pas !

Après quelques secondes de silence et de réflexion, M. de Strény ajouta :

— En attendant, il faut obéir ; toute résistance immédiate est impossible et compromettrait l'avenir. J'irai demain au rendez-vous d'Olympe. Elle est ambitieuse, elle est avide ; ce caprice qu'elle appelait passion doit avoir jeté ses dernières flammes. Elle ne galvanise aujourd'hui son amour que par dépit, par obstination. S'il en est ainsi, eh bien ! nous pourrions nous entendre, et, quel que soit le prix qu'elle exige, je lui rachèterai ma liberté !

Après avoir formulé cette conclusion, le baron prit une allumette, l'enflamma, et réduisit en cendres la lettre de Léon Randal, ou plutôt d'Olympe Silas.

Ceci fait, il composa son visage sur lequel le coup très-rude